

Les Trinitaires en Oranie (souvenirs d'enfance)

Les premiers frissons de l'automne nous ramènent inexorablement vers les souvenirs de la rentrée des classes, que nous ne pouvons évoquer sans une certaine nostalgie, et la pluviosité anormale de cet octobre 93 ne fait qu'ajouter à la mélancolie de cette évocation.

Il se trouve qu'au moment où je pensais à mes souvenirs d'écolière, j'ai reçu d'un de nos abonnés : M. Victor Gonzalès (Un Oranais résidant à Six-Fours et d'ailleurs rédacteur dans une revue "Le Margaillon", bulletin de liaison des amitiés oraniennes du Var)

toute une documentation sur le pensionnat des Religieuses Trinitaires où il fit ses classes de maternelle et où j'ai suivi, moi-même, une partie de mes études. Les photos récentes de cet établissement, qui vit passer tant de générations d'enfants de l'Oranie, ne nous font découvrir que des ruines calcinées, saccagées, pillées, cela m'a bouleversée et serrée le coeur.

J'ai revu "mon pensionnat" où j'ai passé plusieurs années comme interne et où j'ai acquis la plus grande partie de ma culture et de mes connaissances. Je l'ai revu, tel qu'il était avant l'exode et l'indépendance.

C'était un bâtiment imposant à cinq façades, tout près de la Cathédrale St Louis, dans les vieux quartiers d'Oran. Il occupait un emplacement privilégié, au pied de Santa-Cruz, face à la mer, et dominant le port. La façade principale, rue Rognon (anciennement rue de Berlin) ne payait pas de mine, mais l'on était agréablement surpris, dès qu'on en franchissait le seuil.

Dans le grand hall de l'entrée, où s'ouvraient les parloirs, était affiché un immense panneau avec les noms des élèves admises au tableau d'hon-

neur du mois. C'est la première chose que ma mère regardait, quand elle venait nous voir, ma soeur et moi, lors des visites mensuelles des parents, et si notre nom n'y figurait pas, nous étions sévèrement grondées.

Le hall se prolongeait par une vaste allée bordée de plantes vertes, jusqu'à la grande cour d'honneur, dominée par d'immenses palmiers, et sur laquelle s'ouvrait la chapelle. Celle-ci de dimensions imposantes (elle était plus vaste qu'une église de village) était dominée par une tribune d'où retentissait la musique de l'harmonium et où les élèves de la chorale, sous la baguette de Soeur Marie-Edouard se groupaient pour chanter les hymnes latins propres à chaque cérémonie du moment : c'était "l'Adeste fidèles" pendant la période de Noël, le "Nunc dimittés" au moment de la Chandeleur, le "Puéri Hebrorum" pour le dimanche des Rameaux, "l'Avé Verum" et le "Régina Coeli" en l'honneur de la Vierge, le "Pange Lingua" pour la fête du Saint-Sacrement et le Magnificat, superbe choeur à quatre voix, chanté dans toutes les grandes occasions.

La chapelle, elle-même, très sobre, presque sans statues, était divisée en trois parties, à droite les stalles des religieuses, au milieu, les bancs réservés aux élèves et à gauche les places des visiteurs. Tout était d'une propreté remarquable et sentait l'encaustique mêlée à l'odeur de l'encens.

La porte de la chapelle, entourée de colonnes, s'ouvrait sur un parvis d'où partaient les Processions (celle des Rogations en particulier) qui faisaient le tour de la cour d'honneur, pavée de grandes dalles dont il ne reste plus que des gravats,

comme le montre la photo ci-jointe. De la cour d'honneur, on accédait à gauche aux réfectoires et aux cuisines, et à droite aux classes de la "maternelle". Au milieu, un large escalier menait aux salles de classe et aux salles d'études qui s'ouvraient sur une cour plantée de ficus (notre grand amusement était d'écraser les petites boules qui tombant de l'arbre, éclataient avec un bruit de clapet). D'autres escaliers menaient aux dortoirs qui se succédaient jusqu'au dernier étage. Toute une série de salles était destinée à l'enseignement de la musique, au dessin, aux arts d'agrément et aux jeux.

La plupart des cours était assurée par des religieuses, mais de plus en plus de professeurs laïques se joignaient à elles... qui ne se souvient de Monsieur Lagrange qui enseignait le français, de Monsieur Legrand professeur de physique, de Mademoiselle Mangin, prof de dessin ou de Mlle Dufour professeur de coupe et couture?

Il y avait la directrice du pensionnat : Soeur Marie-Madeleine qui s'occupait surtout de l'enseignement, et au-dessus d'elle, la Mère Supérieure, pendant longtemps Mère Joseph-Etienne, une femme d'une stature

imposante qui supervisait l'ensemble (le pensionnat, proprement dit, la communauté religieuse, l'orphelinat, etc...).

La discipline était assurée avec fermeté, je dirai même avec rigueur... le confort, inexistant : toilette à l'eau froide après un lever à 6 heures du matin, pour assister à l'office du jour, repas au réfectoire, avec interdiction de parler (sauf le dimanche), avec une nourriture plus ou moins appétissante. J'en ai gardé un goût amer, me jurant bien de ne pas imposer plus tard à mes enfants ce régime spartiate, mais comme me disait Soeur Ernestine (une folcoche avant la lettre) cela trempe le caractère.

Il y avait tout de même de bons moments dans cette vie de potache : l'affection que nous témoignaient les Religieuses, femmes exemplaires de piété et de conscience professionnelle, l'attrait des cours, l'amitié avec les autres élèves, les parties de tennis dirigées par une soeur anglaise... et puis il y avait les fêtes, les innombrables fêtes... pensez donc avec tous les Saints du calendrier ! Pour la Sainte Cécile, patronne des Musiciens, et pour la Sainte Catherine on nous distribuait des cotillons et l'on faisait de gaies farandoles à travers les cours et les couloirs du "bahut". Pour le 8 décembre, l'association des Anciennes élèves organisait une kermesse avec les nombreux stands que cela comporte. Le vieux pensionnat ne se reconnaissait plus au milieu de ce joyeux tintamarre ! Pour la Saint Joseph, fête de la Supérieure, ainsi que pour la "Trinité" on avait droit à un repas de gala (ce sont les seuls jours où on "repiquait" aux plats) et l'on jouait des petites scénettes médiévales ou des actes entiers de pièces classiques : Polyencte, les Plaideurs, les Femmes Savantes, etc...

Nous avions un professeur de littérature et de diction : Soeur Félix, qui adorait le théâtre, elle nous faisait apprendre des tirades entières du

répertoire et ses cours avaient un petit air de "conservatoire". J'ai appris ainsi des scènes complètes de Molière, de Racine, sans compter les poèmes de Victor Hugo et de Vigny.

autour du Belvédère ou de la Pales-tre) et pendant tous les samedis du mois de mai, nous montions à Santa-Cruz à pied, bien sûr, à jeun et en silence, dès cinq heures du matin, pour assister à la messe dans la petite chapelle, remplie d'ex-voto, qui n'était pas encore la basilique érigée plus tard, les plus âgées portant les thermos de café et les grandes miches de main qui serviraient de petit déjeuner après la messe, et l'on se dépêchait de redescendre par les mêmes sentiers pour être à l'heure aux cours de 8h30, mais cette fois en riant et chantonnant avec l'heureuse insouciance de la jeunesse, bravant la fatigue et les graviers des chemins (la route goudronnée n'existant pas encore).

Il y avait tout de même de bons moments



Le Clocher de la Cathédrale St Louis, la muraillette de la Rue Rognon.

Et puis il y avait les auditions et les concerts où les meilleures élèves de piano manifestaient leurs dons pour la musique, en présence des parents invités.

Les promenades, à l'extérieur, se cantonnaient à la forêt des Planteurs (j'en connaissais tous les recoins,

Je ne sais si mes anciennes camarades du pensionnat St Louis retrouveront dans cette rapide évocation l'image de leur enfance et de leur scolarité ! Peut-être ai-je été trop lyrique ? Le temps idéalise les souvenirs, mais je voudrais revenir sur l'histoire de ces Trinitaires qui pendant plus d'un siècle, ont oeuvré de toute leur âme et de toutes leurs forces comme éducatrices et aussi comme hospitalières, pour les enfants et les malades. Je me permets d'en faire brièvement l'historique :

En septembre 1810, quatre religieuses, choisies parmi les volontaires qui avaient imploré de la Maison Mère de Valence (Drôme) la faveur d'être envoyées en Algérie dans ce nouveau champ d'apostolat, s'embarquèrent à Toulon sur un bateau à voile et allèrent recevoir à Alger la bénédiction du grand prélat : Monseigneur Dupueh.

Elles arrivèrent à Oran le 30 septembre 1940, pour y trouver une maison vide avec juste une paille et pour premier repas, un peu de pain rapporté d'Alger... C'était vraiment Bethléem ! Il fallut construire, et tandis que les murs s'élevaient, les soeurs commençaient à instruire les enfants, à visiter les pauvres, à soigner les malades, à consoler les prisonniers. Les bienfaits de ce charitable apostolat se fai-



La Cathédrale St Louis (avant)

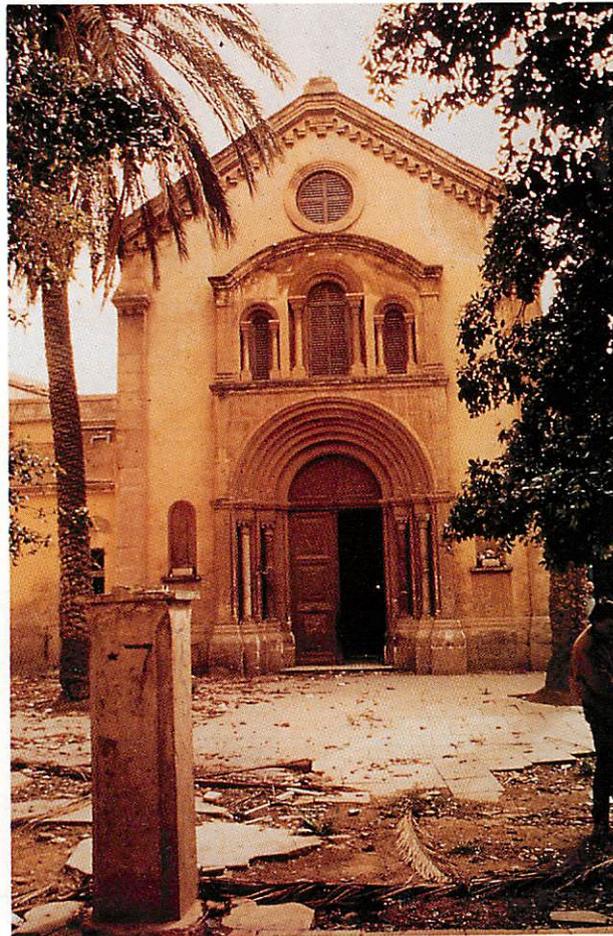
saient sentir, mais le travail abondait, et elles n'étaient que quatre, à bout de forces. La Supérieure Générale le comprit et en février 1841, s'embarqua elle-même avec sept de ses soeurs. Six mois plus tard, la chapelle était achevée et la maison était bénie solennellement en présence d'une foule nombreuse : chrétiens et musulmans étant venus témoigner leur sympathie et leur reconnaissance. Tel fut l'humble début de la belle floraison d'hôpitaux, de pensionnats, d'écoles, d'oeuvres charitables qui devaient couvrir l'Oranie.

Coiffées d'une cornette blanche, toujours vêtues de noir, avec sur la poitrine un plastron blanc recouvert de la croix trinitaire rouge et bleue, les petites soeurs "les mojicas" comme on les appelait place de la Perle, faisaient désormais partie du paysage.

Arriva la terrible épidémie de choléra en 1849, un horrible fléau qui s'abattit sur l'Oranie avec une violence sans précédent : enfants, vieillards, riches, pauvres, soldats, officiers étaient frappés et mourraient, c'était la désolation générale.

La Supérieure, Mère Eugénie Bellon transforma le pensionnat en hôpital, où l'on se multiplia, sans compter, avec ses forces. Trois des soeurs furent atteintes ainsi que Mère Eugénie, qui offrit sa vie au

Seigneur pour épargner celles des autres. (Elles sont toutes enterrées au vieux cimetière du Ravin de Raz El Aïn, où je suis allée plus d'une fois sur leur tombe.



La cour d'honneur d'où l'on a arraché les dalles.

Quand l'épidémie fut jugulée, les Trinitaires reprirent leur rôle d'éducatrice; à côté des écoles, des ouvriers

et orphelinats furent édifiés. De plus en plus les bâtiments s'agrandissaient, des centaines d'enfants y recevaient instruction et éducation, depuis la classe enfantine jusqu'au baccalauréat. Le pensionnat St Louis d'Oran fit bientôt des émules; dans chaque petite ville du département, les Trinitaires installèrent des écoles communales et des cours secondaires à Mostaganem, Arzew, Sidi-Bel-Abbès, Saint-Cloud, Mascara, Tlemcen, Tiaret, Saïda, Relizane, Perrégaux, une trentaine en tout.

Mais une grande partie d'entre elles continua son rôle hospitalier : présents dans les hôpitaux, les crèches de l'Assistance Publique, les Orphelinats, elles se manifestèrent partout où il y avait de la souffrance et du malheur, toujours avec le même désintéressement et le même enthousiasme, le même dévouement et la même humilité, sans rechercher les récompenses et les honneurs, donnant ainsi à tous une leçon d'abnégation et d'amour, et suivant ainsi la

devise célèbre "Ad Majorem Dei gloriam" pour la plus grande gloire de Dieu.

Que reste-t-il de tout cela ? De tant d'années de dévouement et d'effort ? Les Vandales ont tout saccagé et si les ruines du Pensionnat St Louis dominent toujours le vieux port, elles n'offrent plus que les images de désolation d'un pays qui a perdu son âme.

Octobre 1993
C. BENDER

Je tiens à remercier Monsieur Victor Gonzalès pour les remarquables photos qu'il m'a envoyées et pour la documentation qu'il m'a fait parvenir.